

Mon écrivain préféré
Brigitte Smadja

Mon écrivain préféré

Brigitte Smadja

par Sophie Chérier

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

978-2-211-10552-1

© 2003, *l'école des loisirs, Paris*
Imprimé en France par

À nos amours

*Je n'aime pas qu'on m'oblige à raconter ma vie.
Qu'aimez-vous le plus au monde ?*

*Je n'ai pas de choses à raconter à l'oncle Jo,
je n'ai rien à lui dire, je n'ai rien à dire à personne.
Le cabanon de l'oncle Jo*

*Je n'aime pas les confessions,
elles font perdre le sens de l'humour.
Le jaune est sa couleur*

*Je n'aime pas qu'on me pose des questions. Je ne répondrai à
aucune question. Je ne sais rien. Je ne veux pas savoir.
Des cœurs découpés*

*Je n'avais pas envie de répondre.
C'était trop long à expliquer.
La tarte aux escargots*

*Je n'ai qu'une envie : raconter mon histoire à quelqu'un.
À quoi ça sert, une aventure aussi dingue,
si la planète n'est pas au courant ?
Adieu Maxime*

Pour bien faire, cette brochure devrait être un CD.

Car Brigitte Smadja, c'est d'abord une voix.

Une voix grave, rauque, rocailleuse, une voix de fumeuse.

Une voix forte, haute, qui porte, une voix de stentor.

Une voix pressée, une voix en retard, une voix qui va droit au fait et qui passe du coq à l'âne, une voix de femme, de mère, de fille, de sœur, d'amie, de voisine, de prof, de directrice de collection, de spectatrice de théâtre, de voyageuse, de témoin de mariage, de lectrice et d'écrivain qui, à la question :

– Comment faites-vous pour concilier une vie de femme, une vie de mère, une vie de fille, une vie de sœur, une vie d'amie, une vie de voisine, une vie de prof, une vie de directrice de collection, une vie de spectatrice de théâtre, une vie de voyageuse, une vie de témoin de mariage, une vie de lectrice et une vie d'écrivain ? répondrait :

– Oh là là là là, j'en sais rien ! Faut que je file !

Une voix qui éclate de rire, soudain. La voix d'une petite fille de cinq ans, la voix du temps de l'insouciance. Une voix qui hurle des onomatopées au bout d'un corps qui double sa taille en sautant de joie quand elle apprend l'aubaine survenue à un ami (ou quand on lui apporte des feuilletés praliné de chez Patrick Roger, chocolatier, rue Houdan, à Sceaux, 92).

Une voix joyeuse, énergique, rapide, une voix faite pour vous annoncer des nouvelles importantes, et peu importe qu'elles soient bonnes ou mauvaises, car si elles sont mauvaises, la voix porte en elle la puissance de consolation et d'entrain nécessaires. Une voix claire et nette, la voix de quelqu'un qui parle en face, qui a des convictions, des cohérences et des franchises. Une voix jamais embarrassée de vous dire la vérité. C'est si rare.

Bleu Blanc Gris

Palmiers, beignets au miel, pieds nus toute la journée, promenades en calèche, grenades et citronnade à l'heure de la sieste à l'ombre des terrasses, la mer, la mer, la mer au pied de la maison, caresse du vent sur le sable et les draps blancs mis à sécher... Tunis, où naît Brigitte le 12 mai 1955, sous le signe du taureau, ascendant poisson, est une sorte de paradis sur terre. L'été, son père y tient le restaurant du casino de La Goulette. C'est un palais bleu avec de hautes baies en arcade. Quatre mois par an, la famille habite sur place. Les chambres spacieuses donnent sur la terrasse, la vaste terrasse donne sur la mer, la mer infinie donne sur tous les rêves et tous les horizons. Et par-dessus la mer, les terrasses et les chambres, le soleil donne.

Petite, Brigitte est un personnage, déjà. Elle rit tout le temps. Tout le monde l'aime, s'intéresse à elle, lui pose des questions auxquelles elle répond avec plaisir. «Elle était très coquette, raconte Liliane, sa maman. Elle aimait tout ce qui brille, elle voulait que je lui achète des sabots avec des talons, des chaussures dorées, des ballerines. Un jour, elle devait avoir trois ans et demi, quatre ans, elle portait un petit maillot de bain deux pièces, et un agent de la sécurité lui a fait les gros yeux :

– Mademoiselle, c'est défendu de se promener comme ça dans la rue ! Comment tu t'appelles ?

– Je m'appelle Brigitte.

– Brigitte comment ?

– Brigitte Bardot !

– Alors, ça va ! Tu peux circuler ! a ri le policier. »

Ses parents sont juifs mais, pour eux, l'inscription de leur fille à l'école catholique va de soi : c'est la meilleure de la ville, leur fille aime aller en classe, elle doit faire de grandes études. Brigitte adore les religieuses, leur tenue, leurs chants, leurs prières, leurs images saintes, leur douceur, leur autorité : « Elles étaient bonnes, elles étaient gaies, elles étaient justes. » De toute façon, à cette époque, juifs, chrétiens et musulmans sont voisins, amis et frères au Maghreb. La langue et la musique portent un nom éloquent : judéo-arabe. Et Jésus était juif.

Cette vie idyllique prend fin brusquement. Le père de Brigitte est tombé malade. Il a des maux de tête horribles, à hurler, à se taper contre les murs. Il doit partir se faire soigner en France. Il revient sans être guéri. Il meurt en août 1963. En octobre, sa femme, que plus rien n'attache au pays, prend l'avion pour la France avec ses trois enfants. Brigitte a huit ans, Yves, six et Laurent, trois. Ils vivent d'abord plusieurs mois à Sarcelles, chez une tante. Liliane passe ses journées à dormir. Sans en être consciente, avec un instinct de survie formidable, elle manifeste et soigne dans le même élan la dépression fatale qui a suivi la perte. Ils déménagent enfin tous les quatre dans un petit deux-

pièces de la rue de la Goutte-d'Or. Ils se retrouvent. Ils n'ont rien. Les enfants reçoivent des manteaux et des chaussures de la Mairie. Puis Liliane, qui n'a jamais travaillé là-bas, se met en quête d'une place et d'un salaire. À la Société Commerciale pour l'Ouest Africain, elle démarre tout en bas de l'échelle, sans aucune formation, aucun diplôme, comme classeuse. Elle finira cadre. Elle en est fière. Il y a de quoi.

Brigitte, elle, à huit ans, est devenue du jour au lendemain orpheline, mère de famille et travailleuse immigrée. C'est elle qui s'occupe de ses frères en l'absence de sa mère, va les chercher à l'école, les fait manger, les soigne, surveille leurs devoirs, s'occupe de tout, des papiers, des courses, tout en oubliant toujours quelque chose : une fois sa carte de famille nombreuse, une autre fois ses chaussures, sa clé... La seule chose qu'elle n'oublie pas, c'est son chagrin. Mais l'école est là. « J'ai adoré l'école, dit-elle. L'école représentait une échappée extraordinaire hors du monde étriqué dans lequel je vivais. L'école, c'était des textes, des livres (il n'y en avait pas un seul à la maison), d'autres milieux sociaux, des profs merveilleux. Mme Roche, qui m'a donné son *Gaffiot* pour m'encourager à faire du latin, et beaucoup plus tard en khâgne, Mlle Reboul, qui ressemblait à un petit oiseau avec son corps décharné et sa voix ténue et qui m'a fait chialer un matin en lisant la mort de Mouchette de Georges Bernanos d'une manière éblouissante. Je savais que j'aimais l'étude, mais à cet instant-là, je me suis dit : "J'ai envie d'être prof." »

Dans travailleuse immigrée, il y a travailleuse. Un jour, ou plutôt une nuit, Liliane se réveille vers une

heure du matin, se lève pour boire un verre d'eau. La lumière brille à la salle de bains. Brigitte s'est installée dans la baignoire avec ses couvertures et son oreiller, livres et classeurs sur les genoux. Elle étudie. Elle lit et relit. Elle apprend. C'est la première fois que sa mère la surprend, mais elle le fait presque toutes les nuits. Pour ne pas déranger les autres, elle qui n'a pas de chambre à elle. Elle veut réussir, à tout prix. L'étude, pour elle, ce n'est pas une corvée. La corvée, elle la voit ailleurs. « J'ai passé des heures et des heures l'été, adolescente, à vendre des oranges, à faire les marchés, à regarder l'horloge à la banque, à faire du classement chez Magnard, et le soir qu'est-ce que je faisais ? Je rentrais, je regardais la télé et je lisais *Paris Match*. Et je me disais : Pas cette vie-là, jamais ! Vivement la rentrée des classes ! Et quand je suis tombée sur la phrase de Gandhi : " Le problème, ce n'est pas le travail, c'est le mauvais travail ", j'ai su que je pensais la même chose. » Elle a son bac à dix-sept ans, passe les IPES (le concours d'élève-professeur), fait sa valise le jour de ses dix-huit ans, part cohabiter avec une copine, s'assume, s'acharne, réussit le concours d'entrée à Normale Sup. Elle prépare l'agrégation de lettres. Le jour d'une des épreuves, sa mère est mourante d'une méningite à l'hôpital. Brigitte, à bout, croit tout rater. Lillette, sa marraine, la meilleure amie de Liliane, décide d'employer les grands moyens : la cérémonie de l'ultime recours des femmes du Maghreb contre le mauvais œil. Elle pense avoir trouvé la cause du drame : Liliane joue et gagne au rami. L'une de ses adversaires malheureuses doit lui en vouloir. Lillette balance de l'encens contre les murs de la pièce, en psalmodiant des

formules sacrées, puis ouvre en grand la fenêtre pour que le mauvais sort s'envole à jamais. Le lendemain, croyez-le ou non, Liliane est guérie et Brigitte est reçue à l'agreg. Elle a vingt-deux ans. « C'est mon plus beau souvenir », dit Liliane. Réaction du docteur Chouvert, qui l'a soignée à l'hôpital : « C'est quoi la marque de votre encens ? »

La Tunisie, si lointaine, n'est jamais loin. Mais, si Brigitte voyage beaucoup, dans le monde entier, du Brésil à la Grèce, elle ne retourne pas au pays natal.

Un jour, pourtant, elle se décide. Elle part une première fois en octobre 1999 en compagnie de ses frères. Ben Ali vient d'être réélu et la Tunisie est méconnaissable. À son retour, un message l'attend sur son répondeur. Une école de La Marsa, dans la banlieue de Tunis, la réclame. Le destin, encore lui. En avril 2000, seule, elle y retourne. Bourguiba, le président de son enfance, vient de mourir, et Ben Ali interdit aux Tunisiens d'être tristes. Autres temps, autres mœurs. La dictature, l'hypocrisie, le mensonge et la peur ont remplacé la douceur de vivre. « On parlait de ce retour depuis longtemps, raconte son frère Yves. Brigitte avait appris que le casino de La Goulette, le lieu mythique de notre enfance, allait être rasé. Il y a eu tout à coup une urgence à faire ce voyage. Nous avons retrouvé le casino en ruine, nous avons cherché une demi-journée la tombe de notre père dans le cimetière juif en ruine également. La cohabitation qui était naturelle dans les années cinquante entre juifs, Arabes et chrétiens est morte. Quand nous racontions notre histoire à des jeunes gens là-bas, ils nous répondaient :

« Mais vous ne pouvez pas être nés ici ET être juifs ! Vous êtes israéliens, en fait ! » Un lavage de cerveau complet. »

Effectivement, le casino sera détruit peu après l'écriture d'un roman qui porte la trace de ce retour. La plage a disparu, mangée par une digue. « C'est devenu un lambeau de sable brun, une poubelle », écrit Brigitte dans son roman pour adultes, *Mausolée*, dont elle a pris elle-même la photo de couverture : une fenêtre brisée.

Profession : professeur

Ce qu'elle en dit :

« Il y a quelque chose qui me surprend toujours. Le matin, quand le réveil sonne et il sonne presque tous les matins, mon premier réflexe, surtout en hiver, est de me cacher sous la couette. Je n'ai pas envie d'aller travailler, pas du tout, et l'un des souvenirs les plus forts que j'ai de mon métier de prof, ce fut ce matin où j'allais en cours et où j'eus la surprise de ne trouver devant ma salle aucun élève. Ils étaient partis au musée avec un autre prof et on avait oublié de me prévenir. C'était une émotion délicieuse, tout à fait semblable à celle qui me saisissait lorsque des années auparavant, alors que j'étais élève, j'avais l'espoir insensé et tous les matins renouvelé que le prof ne serait pas là, que je verrais son nom sur le tableau et je me souviens de ma jubilation, les rares fois où cela arrivait. Évidemment quand on est prof, on n'a jamais l'espoir qu'une classe entière sera absente. C'est l'un de mes regrets de prof, la perte de cet espoir.

Je dis cela parce que je suis absolument persuadée que tout être humain normalement constitué, et qui a la chance d'avoir une maison où se calfeutrer, n'a pas envie quand le réveil sonne le matin de se lever allè-

grement pour aller travailler. Jamais dans ma vie, je n'ai vu quiconque crier de joie : "Youpi, c'est l'heure d'aller bosser".

J'ai donc une immense indulgence pour mes élèves lorsque je les vois, les matins d'hiver, serrés devant la salle, le visage encore brouillé par le sommeil et une certaine mauvaise humeur dans les yeux. Je suis comme eux. Mais, bien sûr, ce n'est pas cela qui me surprend. C'est ce qui suit. Car aussitôt que le cours commence, je suis avec eux et je me lance, très vite joyeuse, dans ce qui constitue mon travail, ma vocation : je suis là pour leur transmettre le mieux possible ce que j'ai moi-même reçu, ce que je ne cesse d'apprendre. Dans cette transmission, s'instaure une relation, pour moi toujours enthousiaste, pour eux, je ne sais pas trop. Je capte leurs regards, je leur parle et je les écoute, je leur dis mes passions, mes intérêts et j'espère les leur communiquer, ne serait-ce qu'un peu. Une chose est sûre : je ne m'ennuie jamais, et c'est là ma surprise. Une seule fois l'ennui s'est abattu sur moi. Un accablement, une envie terrible de dormir. C'était dans un collège de la banlieue nord, une "très bonne classe", m'avait dit le proviseur pour me consoler, me semblait-il, d'avoir eu jusqu'ici des classes "difficiles". Une troisième. Ils m'écoutaient sagement, sans la moindre réaction. Et c'était insupportable. D'un seul coup, je me suis interrompue et je leur ai dit : "Pardonnez-moi de vous le dire, mais je m'ennuie ! Je m'ennuie !" Ils ont été surpris. Et j'ai poursuivi : "Qu'est-ce que c'est, l'ennui ?" A commencé alors une interrogation commune jusqu'à la fin de l'heure. Personne ne s'ennuyait plus et

c'est l'un des souvenirs très forts que j'ai gardés précieusement. J'en ai des centaines d'autres des souvenirs très forts et je me dis que j'ai vraiment beaucoup de chance de me réveiller tous les matins avec une envie de flanquer le réveil contre le mur et d'être aussi réveillée lorsque j'enseigne. Aujourd'hui, j'ai la chance d'être professeur dans une école d'art, à Duperré, rue Dupetit-Thouars, à cinq minutes à pied de chez moi ! Mes élèves sont de jeunes adultes passionnés et passionnants. Vingt-cinq ans (mince, ça fait beaucoup !) que j'enseigne et je ne m'ennuie jamais... même l'unique fois où je me suis ennuyée.»

Ce sont ses élèves qui en parlent le mieux :

– Au début, elle fait peur. Elle a un air très directif, elle est exubérante, elle s'enflamme, c'est une pile électrique.

– Elle est à claquer quand elle s'emporte, avec ses jugements à l'emporte-pièce. Trop sûre d'elle. Mais d'autant plus captivante et impressionnante pendant ses cours.

– Elle prend le contre-pied de ce qu'on dit d'habitude. Sur Tchekhov, par exemple, au lieu de nous saouler avec des « C'est sublime, tout est dans le non-dit », elle prévient : « Vous allez voir : il ne se passe rien, on s'ennuie. » Puis on commence à lire, à étudier et plus on va dans le détail, plus on se sent capables d'une seconde lecture, on commence à s'amuser. Comme on a bien décortiqué, on se sent même capables de criti-

quer la version filmée de la pièce montée par Peter Brook, *La Cerisaie*.

– Tout le monde m'avait toujours dit que j'étais nulle. Un jour où j'étais absente, elle a lu un de mes textes aux autres. Un texte à moi !

– Elle a été élève, et elle s'en souvient : « Oh là là, vous avez l'air crevé, si vous voulez dormir, dormez... Comment ? Alors, allez prendre un café... Si, si, vous en avez besoin. Tenez, je vous l'offre. » Ou : « Bon, vous deux, ça suffit, si vous voulez discuter, écrivez-vous des petits mots, au moins je ne vous entendrai pas. »

– Elle dépasse le principe du prof. Un jour, on parlait de *Bowling for Columbine*, de Michael Moore. On se demandait si le film avait été censuré aux États-Unis. Elle pensait que non. Tout à coup, elle nous dit : « J'ai un pote qui travaille au *Nouvel Obs*, il connaît tout, il va savoir. » En plein milieu du cours, elle prend son portable et hop ! Mais lui n'avait même pas vu le film ! Elle l'a engueulé comme du poisson pourri et elle lui a raccroché au nez !

– Elle mène une vie à cent à l'heure... Toujours surprenante de vigueur, de dynamisme, d'élan. De force. Énergie. Engouement. Charisme. « Bonjour, bonjour, ah ! j'ai lu un essai, magnifique, ça s'appelle... de..., et aussi un livre de... Ah oui, allez voir l'expo de Machin, c'est sublime, j'y suis allée avec Judicaël, formidable, on a toutes les deux trouvé ça bouleversant. Et puis j'ai vu ce film avec Truc, comment ça s'appelle déjà ? »

– Elle est attentive à ce qu'on fait, comme pas deux. Elle nous encourage : « Mais c'est formidable ça,

mais oui, faites-le, n'hésitez pas ! » « Oh ! c'est beau, ça me rappelle un artiste qui a travaillé comme ça aussi, oh c'est qui déjà ? Bah, appelez-moi et je vous apporterai le livre là-dessus. »

– Elle nous entraîne : « Il faut qu'on aille au théâtre voir ça », « Il faut qu'on fasse du théâtre », « Il faut qu'on visite cette galerie ».

– Elle doit quand même nous préparer à l'épreuve de français du BTS, donc exercices de synthèse, résumés, programme, etc. Il y a de quoi moins l'aimer avec ça. Heureusement qu'à côté de cette partie rébarbative du cours, la méthode, elle traite avec nous de thèmes et de sujets intéressants et propose une ouverture, une réflexion qui peut motiver à aller au cours suivant.

– Juste une phrase pour tout résumer : Elle fait partie de ces rares profs desquels je ressors de leur cours regonflé à bloc, motivé, alors que j'y étais allé en traînant les pieds (euh... c'est français, ça ???).

*Ils se souviennent d'elle et elle se souvient d'eux,
l'année d'après ou un quart de siècle plus tard :*

J'ai enseigné un an seulement à Edgar-Quinet. Un de mes élèves de première, John, s'était volatilisé. Il est réapparu trois mois plus tard, sans un mot d'explication. J'ai eu une intuition. Elle s'est révélée juste. Il sortait de prison. Je lui dis : John, je vais vous donner mes cours et vous allez travailler et rattraper. L'année suivante, je reviens pour revoir un prof, et j'entends un hurlement de liesse : “Y a Madame Smadja !” C'était John. Tout s'était bien passé, il avait eu la moyenne aux

épreuves de français. On sort du bahut, moi je devais aller chercher du fric, il m'accompagne et reste loin derrière, à l'écart du distributeur automatique. Mais j'entends dans mon dos :

– Tss tss, M'dame, c'est marqué "Composez votre code à l'abri des regards indiscrets" !

– Oui, et alors, John ? Y a pas de regards indiscrets.

– 43 35, M'dame. Chacun son job !

Une autre fois, devant le petit étal sur le trottoir devant le B.H.V., une jeune femme m'interpelle : "Madame ! Je vous ai eue en 4^e à Montigny-lès-Cormeilles !" Rien à faire, je ne la reconnais pas et j'en suis désolée. Elle, à l'évidence, a une mémoire moins défaillante. "Vous vous souvenez de la fois où on a étudié Phèdre ? Vous étiez tellement exaltée, vous êtes montée sur une chaise pour réciter le monologue de Phèdre ! Et vous nous avez dit ce jour-là : C'est important de savoir des choses par cœur, des choses belles, des choses fortes, pour plus tard pouvoir se les redire, quand on en a besoin. J'habite en banlieue, je prends le RER tous les matins, et il y a des jours où c'est dur, il fait froid, il fait moche, ça sent mauvais, tout le monde fait la gueule, j'ai sommeil, j'ai le cafard. Ces matins-là, des fois, je me récite des poèmes ou bien le monologue de Phèdre dans ma tête. Et ça va tout de suite mieux."

Et puis un jour de février 2003, Brigitte va chez le coiffeur avant de partir en vacances : Je me fais aussitôt remarquer en voulant aider à traverser une obèse en

difficulté qui n'arrivait plus à bouger et qui stationnait devant le salon. Tout s'arrange, finalement, et je passe au bac à shampoing où une jeune femme casquée de papier alu me dit : " Incroyable, vous n'avez pas changé, madame Cohen !" Je me dis : Aïe aïe aïe, ce nom-là, ça fait un bail (c'est le nom d'Olivier, son premier mari, dont elle est divorcée) et j'enchaîne : Taisez-vous ! Laissez-moi une chance de deviner et aussitôt je lui sors son nom, son prénom. Sylvie Hazebrouck. Je l'avais eue comme élève et, cette fois, ma mémoire ne m'avait pas trahie. Elle avait quinze ans, elle en a trente-trois, elle habite à deux pas de chez moi maintenant et elle travaille comme journaliste à France Inter à l'émission « L'Humeur vagabonde » ! Qu'est-ce que c'était sympa !

« Quand j'étais au collège, raconte Sylvie, je savais que Mme Smadja habitait rue Charlot, et ce quartier du Marais, autour de la rue des Rosiers, me faisait rêver. Je m'y suis installée en novembre 2002 en me disant : Ce serait génial qu'elle habite toujours là ! D'autant que la rue Charlot, j'y vais souvent, c'est là qu'il y a la Sécu et j'attends un bébé ! S'il y a un prof qui m'a, qui nous a tous marqués, c'est elle. Elle nous mettait dans sa poche. Elle avait l'art de faire un boulot très sérieux tout en souriant, de mêler spontanément le quotidien avec ce qu'on était en train d'étudier. Elle incarnait ce qu'elle enseignait. On voyait qu'elle y croyait. Elle ne cherchait pas spécialement à nous faire faire des choses loufoques, comme de grimper sur les tables. Ça n'avait pas non plus le côté mystique du *Cercle des poètes disparus*. Ça venait tout seul, pour nous aider, les jours où on s'endormait. Un élève se retrouvait debout sur le

bureau avec un livre dans la bouche pour faire le corbeau de la Fable de La Fontaine. Un autre prenait son manteau pour s'en faire une cape et jouer un rôle tragique plus facilement. On vivait ce qu'on lisait, ce qu'on disait, intensément. Et elle était tout le temps à l'écoute. Si on avait quelque problème que ce soit, c'est elle qu'on allait voir. Moyennant quoi, elle récoltait un taux d'écoute incroyable à ses cours. Elle trouvait toujours moyen de nous faire participer sans complexes : " Ah vous voyez ça comme ça, vous ? Ah ben pourquoi pas ? " Dire que je la cherchais depuis quatre mois et que je la retrouve au bac à shampoing. Ah si ! Une seule différence : à l'époque, elle avait les cheveux longs... »

Portrait chinois

Si c'était une couleur, elle serait fuchsia ou violette.

Si c'était un vêtement, elle serait un béret réversible.

Si c'était une boisson, elle serait du café sans sucre.

Si c'était un animal, elle serait un Sammy comme dans la pièce d'Ahmed Madani, *Il faut tuer Sammy*, c'est-à-dire peut-être un cochon, mais on ne sait pas trop, la seule certitude c'est que Mme Smadja imite très bien le cri du Sammy affamé sous la table.

Si c'était un objet, elle serait un téléphone portable qui ferait aussi dictaphone, et appareil photo, et machine à café, et briquet, mais avec une seule touche, pour que ça soit moins compliqué.

Si c'était une partie du corps, elle serait ses cheveux, ou ses dents, qui n'en ont fait qu'à leur tête en poussant.

Si c'était un fruit, elle serait un litchi : un peu exotique, avec une coquille dure et rose, de la chair tendre et un gros noyau brun brillant.

Si c'était un souvenir, elle serait un carnet assez petit pour aller dans la poche, mais avec des milliers de pages pour prendre des notes sur tout et n'importe quoi.

Si c'était une heure de la journée, elle serait celle où, entendant la cloche sonner l'alarme au feu, elle se rendrait compte qu'elle a encore oublié de faire l'appel.

Si c'était un adjectif, elle serait « drôle », prononcé d'un air de jubilation intense mais contenue.

Si c'était une lettre, elle serait la *Lettre au père* de Kafka.

Si c'était une ville, elle serait Prague où nous sommes allés il y a deux ans avec l'école et où, rentrant par le dernier métro à l'hôtel, je l'ai trouvée dans mon lit qu'on lui avait attribué pendant mon absence.

Si c'était un service, elle serait : « Appelez-moi chez moi dans la semaine, je vous donnerai une adresse, un numéro, un contact. Vous avez mon numéro ? »

Si c'était un nom commun, elle serait secrétaire pour lui rappeler tout ce qu'elle prévoit pour le prochain cours, ce qu'elle doit apporter, qui elle doit interroger, etc.

Si c'était un personnage de dessin animé, elle serait Sam le Pirate, petite et infatigable, toujours sur le qui-vive.

Si c'était un âge, elle serait adolescente en crise, parce que c'est tellement plus marrant.

Si c'était un pays, elle serait la Tunisie.

Si c'était une écriture, elle serait assez gribouillée mais lisible quand même, avec un stylo qui glisse bien, un « roller » : « Je l'ai trouvé l'autre jour, oh là là, il écrit su-per bien. C'est à vous ? Je peux vous l'emprunter ? Ah, vous l'avez en bleu aussi ? »

Si c'était un siège, elle serait une table.

Si c'était un livre, elle serait chez Actes Sud parce que le format est en hauteur, étroit ; et la couverture en papier mat, et que c'est beau.

Si c'était une faute d'orthographe, elle serait le *j* avant le *d*. Ou l'inverse, nul ne sait comment s'écrit son nom...

Si c'était une rubrique, elle serait la quatrième de couverture de *Libération*.

Si c'était une fleur, elle serait un fuchsia.

Si c'était un bijou, elle serait un collier irrégulier à grosses perles, qu'elle aurait rapporté d'un voyage.

Si c'était un moyen de transport, elle serait des pieds pour aller de la rue Vieille-du-Temple à la rue Dupetit-Thouars.

Si c'était une photo, elle serait quatre photos d'identité verticales, prises dans un vieux Photomaton où les quatre images sont différentes. Et elles seraient toutes ratées parce que le tabouret était trop bas, puis le flash est arrivé trop vite, ou bien elle pensait que c'était fini, ou son téléphone a sonné...

Si c'était un alcool, elle serait saouillante et fruitée.

Si c'était un artiste contemporain, elle serait Sophie Calle.

Si c'était une maladie, elle serait la crève, qui fatigue énormément. Avec plein de mouchoirs partout.

Si c'était un film, ce serait *Intimité* de Patrice Chéreau.

Si c'était un sentiment, elle serait la révolte contre la condition des gens qui depuis quarante ans vivent des boulons dans une usine.

Si c'était un art, elle serait le théâtre.

Si c'était une matière, elle serait de la polaire ou du cashmere, chaud et doux.

Si c'était un geste, elle serait une grimace d'encou-

agement, un sourire exagéré pour me soutenir lors du jury d'entrée en BTS.

Si c'était un auteur, elle serait Baudelaire, Kafka, Pérec, Céline, Barthes, Auster, encore plein d'autres, et Smadja.

Si c'était un lieu, elle serait le théâtre de la Colline.

Si c'était une profession, elle serait prof de lettres, c'est obligé.

Camille Bléhaut, ancienne élève à l'école Duperré

Une 204, rue Vieille-du-Temple

«Ma première voiture a été un coupé 204 Peugeot doré, avec des sièges en Skaï noir et un volant en faux bois, une voiture de collection aujourd'hui. Elle était, m'avait-on dit, en parfait état quand je l'ai achetée une misère en Normandie. Achetée parce que je la trouvais belle. Je venais d'avoir le permis de conduire, passé trois fois et réussi contre toute attente, surtout de mon moniteur d'auto-école qui n'en revenait pas. Je n'ai jamais aimé conduire, mais j'étais obligée. À l'époque, je travaillais au collège de Montigny-lès-Cormeilles. Sans voiture, il me fallait prendre deux métros, un train et un bus pour arriver à l'heure. La galère ! Incapable de la conduire, j'avais demandé à un ami de la ramener à Paris et de la garer. Il m'a fallu une bonne semaine pour me décider à monter dedans. Et c'était atroce, impossible de passer les vitesses, j'étais un vrai danger, surtout pour moi-même. Elle tombait sans arrêt en panne, le démarreur, l'embrayage, la batterie, l'essence, l'huile impossible de vérifier le niveau, elle fumait, et les bougies ! D'une manière générale, quand elle ne marchait plus, je disais en toutes circonstances : "C'est les bougies." D'après mon garagiste, très perplexe, elle n'avait pas de valeur. Il fallait tout refaire. Mais elle était vraiment très jolie. Un garçon très jeune

qui travaillait dans un magasin de cuir du quartier, avant que le Marais ne soit presque entièrement squatté par des galeries d'art, me regardait arriver, tremblante et d'avance désespérée de ne pas trouver de place. Il s'appelait Michael et, souvent, je lui demandais de la garer pour moi. Je suis nulle en créneaux. Il s'empressait de le faire. Il venait d'avoir son permis et il était nettement mais nettement plus doué que moi, ce qui franchement n'était pas très difficile. Un jour, après une énième panne de je ne sais quoi, je sortais du garage et je l'ai vu qui me guettait avec mon carrosse d'or. La décision a été immédiate. Je suis descendue de ma voiture et je lui ai dit :

– Michael, elle vous plaît cette voiture ? Elle est à vous. Je vous la donne.

Il n'en revenait pas. Je venais d'acheter un autoradio quelques jours auparavant et je lui ai demandé de me le rembourser s'il le voulait. Pour la voiture, c'était gratis. On a fait les papiers tout de suite, il était fou de joie, et je suis rentrée chez moi avec un sentiment de légèreté extrême. De temps en temps, je l'ai vu au volant de ma voiture, il frimait ! Puis il a disparu du quartier. Peut-être qu'elle lui a porté chance. »

Vive les livres !

Quand elle était petite, au grand dam de son père, elle voulait être catholique pour se confesser et croire au paradis.

Elle est devenue écrivain, c'est pareil.

« Urgence, écrit Brigitte : Ce mot a surgi, le jour de mes trente ans. Il pleuvait, lugubre, et quelque chose a basculé. L'éternité s'achevait et j'ai formulé ceci : Après l'éternité, l'état d'urgence. Mon père, à sa mort avait quarante-huit ans. J'ai pensé : Et si je n'avais que dix-huit ans à vivre ? J'ai commencé à écrire. » Dans un grand cahier vierge et noir acheté longtemps avant, comme un vêtement qui tente et dont on se dit : ça ne me va pas maintenant, mais peut-être qu'un jour... Le cahier se cache aujourd'hui dans sa bibliothèque entre deux gros livres d'art. Dedans, il y a les manuscrits de ses deux premiers romans parus chez Syros, *La Triche* et *Quand Papa était mort*. Ils étaient signés Emilie Smadja. Une façon de dire que ce n'était pas encore tout à fait elle, leur auteur ? Ou le simple plaisir du dédoublement ? La réponse est entre les deux, sûrement. Dans ses livres les plus autobiographiques, *La tarte aux escargots*, *Le cabanon de l'oncle Jo*, *Bleu Blanc Gris*, pour la jeunesse comme dans le roman « pour adultes » *Le jaune est sa couleur*, le personnage de petite fille et de femme qui sert de porte-parole à Brigitte

s'appelle Lili. Et dans *J'ai décidé de m'appeler Dominique*, c'est une certaine Emilie qui (comme 99% d'entre nous) rêve de changer de prénom...

« J'ai écrit mon premier livre sans croire le moins du monde que c'était un livre, confie-t-elle. Je ne savais même pas que je pourrais écrire. Ce n'était pas du tout une vocation, je n'ai jamais écrit de poèmes ni tenu un journal intime. Je voulais juste offrir une histoire à un garçon de treize ans, Benjamin, la lui dédier. J'essaie toujours depuis d'écrire de cette manière. J'ai un destinataire ou plusieurs et je leur raconte une histoire. Qu'elle devienne un livre, je n'en suis jamais sûre. J'espère que jamais ne me quitteront ces deux conditions : écrire pour quelqu'un, pour lui faire plaisir, pour lui adresser un cadeau, et écrire sans penser à un résultat fini, un objet dans une bibliothèque ou une librairie. Si je devais croire aussitôt que je commence une phrase au livre que cette phrase deviendra, je suis sûre que je n'écirais plus. Je serais obsédée par une idée, celle du livre, avant même la naissance du livre. Quand je commence à dessiner un paysage, je ne sais pas quel va être le résultat, et c'est bien, parce que, lorsque je regarde ce que j'ai fait, je peux avoir une surprise. J'aime beaucoup les surprises. La surprise d'un paragraphe que je relis, en me disant : "Incroyable, j'ai écrit ça ?" La surprise quand le manuscrit est accepté et que je reçois mon carton de livres : "C'est fou, il est là !" La surprise quand je le découvre dans une bibliothèque, à Beyrouth, par exemple, et que des enfants me disent qu'ils l'ont lu.

Depuis que j'écris pour les adultes comme on dit, c'est autre chose, la liberté d'écrire si j'en ai envie une phrase de deux pages, par exemple. Je précise que je n'écris pas pour les enfants ou pour les adolescents ou pour les adultes ou pour les camionneurs ou pour les ministres ou pour les footballeurs. Franchement, je ne comprends pas ce que ça veut dire. Je connais beaucoup d'enfants et je n'en connais pas un seul qui ressemble à un autre. Je ne sais pas ce que c'est, un continent qui s'appelle Les-Enfants. D'ailleurs, je me souviens d'enfants rencontrés qui n'ont pas du tout aimé l'un de mes livres, mais alors pas du tout, ils trouvaient ça ennuyeux, nul. Il ne se passe rien dans ton livre, ils disaient. Moi, ça ne me gêne pas. Je les comprends. Il y a plein de livres que je trouve nuls et ennuyeux et que d'autres que moi adorent. Bien sûr, le même livre de Brigitte Smadja détesté par certains sera aimé par d'autres. C'est bien la preuve, s'il en faut une, qu'écrire pour les enfants, en général, n'a aucun sens.

Je dirai plutôt que j'écris à la place de l'enfant que j'invente. S'il a huit ans, j'essaie tout simplement d'avoir huit ans. Ce n'est pas toujours facile de prendre cet ascenseur, mais c'est passionnant. Il faut aller chercher loin en soi l'émotion de celle que j'étais par exemple, à cet âge. Parfois, j'imagine que je suis un garçon de seize ans et j'écris pour lui, c'est-à-dire à sa place.

Lorsque je connais bien mes personnages, je leur invente une histoire. Quand j'étais plus jeune, on me disait très souvent : « Arrête de raconter des histoires ! »

Maintenant, j'ai grandi, façon de parler, je ne mesure qu'un mètre cinquante-huit, et plus personne ne m'interdit d'en raconter. Je suis devenue une menteuse professionnelle.

Ce que j'ai découvert, c'est que, dans mon enfance, j'avais parcouru une gamme incroyable d'émotions, j'avais déjà été amoureuse, jalouse, malheureuse, terrifiée, j'avais déjà affronté la mort, j'aimais mes amis, j'aimais beaucoup jouer, aussi. Où est la différence entre autrefois et maintenant ? Je ne parle pas aujourd'hui comme je parlais à huit ans. C'est toute la différence. Alors j'essaie de retrouver comment on pense quand on s'appelle Achille et qu'on a huit ans, comment on pense et parle quand on s'appelle Marie et qu'on a dix-sept ans et qu'on retrouve un garçon dont on a été éperdument amoureuse, enfant. C'est simple, en fait. Je crois juste que mon enfance et mon adolescence n'ont pas disparu. Elles sont là, juste parfois un peu planquées... sous des couvertures. Évidemment, pour les retrouver, il faut mettre le réveil.

Toute petite, en Tunisie, Brigitte a été amoureuse. Follement, éperdument amoureuse de Philippe, avec lequel elle n'avait qu'un mois de différence. Les mères observent cet amour d'enfant, s'en amusent, vont jusqu'à imaginer que les enfants, plus tard, se marieront. Ils partent pour la France en même temps, se revoient. « Chaque fois que je le voyais, raconte Brigitte, j'avais mal au ventre – comme Marie dans *Marie est amoureuse*. Comme je le trouvais extrêmement beau et que moi, je me trouvais moche, je pensais que jamais ce ne serait réciproque. Je n'osais rien dire.

La dernière fois que j'ai vu Philippe, c'était le jour de mes treize ans. Ma mère m'avait affublée d'une robe prêtée qui ressemblait à un tutu informe. Je me suis cachée. Dans mon souvenir, lui portait un smoking. » Elle décide de ne plus jamais revoir Philippe.

Vingt ans plus tard, elle tombe sur lui en pleine rue. Ils se reconnaissent immédiatement. Il est accompagné d'une jeune femme :

– Je te présente Hélène, que je vais épouser, lui dit-il.
Et à Hélène :

– Hélène, je te présente Brigitte, dont j'étais amoureux quand j'étais petit.

Nous le savons tous, nous qui les fréquentons, nous qui les fabriquons, que nous soyons lecteurs ou auteurs, simples croyants ou pratiquants, les livres servent à consoler, à compenser, à réparer la vie et ses blessures. Un amour d'enfant qui dure et dure et s'accomplit, Brigitte l'a bâti pour ne pas l'avoir vécu : c'est la série dont les héros s'appellent Marie et Samuel.

« Pour cette série, au départ je voulais écrire une trilogie, explique-t-elle. Jusqu'à l'âge de seize ans, Marie n'a toujours rien dit à Samuel. Et, tout à coup, Karim arrive à la fin de *J'ai hâte de vieillir*, il a revu Samuel par hasard à un concert et l'annonce joyeusement à Marie qui est restée son amie. Je me dis en moi-même : " Oh ! C'est top ! " Je suis surprise. Puis plus rien pendant assez longtemps. Et un jour, je fais un rêve. Je suis dans une maison, à la campagne. Assis à table, il y a un garçon avec des cheveux très longs. Il me regarde. Je

dis : On se connaît ? Il répond : Mais vous ne me reconnaissez pas ? Je suis Samuel. C'était la première fois que ça m'arrivait, qu'un personnage vienne reconnaître à ma porte. Il avait dix ans quand je l'avais laissé... »

Mine de rien, c'est une véritable comédie humaine, à la Balzac, pour la jeunesse et avec de la jeunesse, des personnages récurrents, des enfants qui deviennent adolescents, des amoureux séparés qui se retrouvent, des amitiés imprévues qui naissent, des décors communs et des voyages qui emportent les uns vers les autres, que Brigitte est en train de bâtir. Ce pourrait être un amusement, un pari risqué, une facilité. C'est le contraire. Un désir profond, un besoin que rien ne s'achève définitivement : « Un livre est fini. Soudain, six mois plus tard, la pensée du personnage revient me hanter. J'ai une vraie difficulté avec la perte des personnages, avec la mort des personnages. Avec la mort tout court. Je mène toujours plusieurs livres de front. À un moment, je laisse tomber tous les autres pour l'un d'eux. Théoriquement, j'ai un cahier par projet mais en pratique, je mélange idées, dialogues, scènes, je tâtonne, je ne sais pas où ça va. Par exemple, l'hiver dernier, alors que j'étais concentrée sur mon prochain livre pour adultes, j'ai été saisie par un bruit violent. C'étaient les voisins qui tapaient. Je me suis revue petite à Sarcelles, enfermée dans les toilettes pour ne plus les entendre. Je me suis mise à écrire deux pages sur le bruit du collège et j'ai fait le geste de me boucher les oreilles. (La scène se trouve dans *Il faut sauver Saïd*, collection Neuf, qui paraît en même temps que

cette brochure.) Voilà comment ça vient, l'inspiration. De choses très concrètes qui rappellent un souvenir, une émotion, un état. Très tôt, j'ai été obligée de me constituer une bulle. J'ai appris à me concentrer pour travailler. Ça m'est resté. Je suis capable d'écrire partout, n'importe où, sur la plage, dans le bus, le métro, ou même chez moi, au beau milieu d'une fête à tout casser. J'écris souvent la nuit. Dans la journée, le temps est beaucoup plus morcelé, social, ponctué par les gens, les tâches, les coups de fil, de sonnette. La nuit, quelque chose s'ouvre... »

Une jeune fille prénommée Jakuta

« En 1995, j'étais en seconde, je devais prendre un train avec mes parents pour partir en vacances, raconte Jakuta Alikavazovic. Je voulais choisir un livre pour le trajet, je n'avais pas envie d'un classique ni d'un truc barbant. Je suis allée au rayon l'école des loisirs de la librairie, j'ai lu la quatrième de couverture de *J'ai hâte de vieillir* et je l'ai pris aussitôt. J'ai commencé à le lire dans le rayon, j'ai continué dans le métro pour la gare et arrivée dans le train, je l'avais déjà fini. Ce livre a fait écho en moi, il s'est passé quelque chose de spécial entre lui et moi. C'était un livre qui aidait à passer le cap de la seconde. Un témoignage et en même temps une sublimation. Ensuite, j'ai découvert *Une Bentley boulevard Voltaire* et *Ne touchez pas aux idoles*. J'aimais beaucoup cette idée de personnages récurrents. J'ai parlé de ces livres à ma meilleure amie, Anne. Ensemble, on a passé deux ou trois ans à encenser Brigitte Smadja. Je lui ai écrit, finalement, et elle m'a répondu. Elle m'a répondu de la même façon qu'elle écrit ses livres, d'une écriture très délicate, avec l'acuité des sentiments adolescents, et de la pudeur. Je ne lui ai jamais caché que j'avais le projet d'écrire, elle m'a vivement encouragée. Je lui ai envoyé ce que je faisais. Il s'est créé une telle connivence entre ses livres et moi

que, dans le mien, il y a un personnage-hommage à l'un des siens qui s'appelle Louise. Mais le plus beau, c'est que je ne l'ai toujours pas rencontrée. Je ne lui ai même pas parlé au téléphone ! »

N.B. *Holmes et moi*, le premier roman de Jakuta, sort à l'école des loisirs dans la collection Medium en même temps que cette brochure.

Théâtre

C'est un jour de 1970. Un de ces jours qui influencent une vie à jamais, sans prévenir, sans crier gare. La mère d'une amie a acheté des places de théâtre pour *Bérénice*. Brigitte a déjà découvert Racine en classe, avec un éblouissement sans pareil, mais c'est la première fois qu'elle va voir une pièce. Elle a quinze ans. Le rideau se lève. Et c'est la déception : Sami Frey qui devait jouer Titus est malade. Celui qui le remplace au pied levé a une barbe et un gros bide. Brigitte, consternée, le rêve brisé, se promet qu'elle n'ira plus jamais au théâtre, mais qu'elle continuera à lire, lire, lire des pièces et à mettre sur les paroles sublimes des répliques les visages de beaux ténébreux qu'elle veut. Sublimes. Jamais malades. Irremplaçables.

C'est une des rares promesses qu'elle n'ait pas tenues. Elle s'est réconciliée avec l'imprévu, grâce à un ami fou de théâtre et avec qui elle a travaillé à l'adaptation de deux pièces d'Ibsen. Au théâtre, dorénavant, elle y va plusieurs fois par mois, elle y emmène à son tour des jeunes gens, ses élèves, ses propres enfants, et chaque fois, comme à l'aube d'une histoire d'amour, elle est prête à tout : « C'est le noir dans la salle, et le plateau s'éclaire, et les mots commencent à résonner, et j'ai l'espoir toujours qu'il va se passer quelque chose

d'unique. Même si mon espoir est déçu, à cause de ce moment-là, magique, qui ne ressemble à aucun autre, j'aime le théâtre. Et parfois, c'est un éblouissement. Des heures, des semaines, des années après *Einstein on the beach* de Bob Wilson, je continue à être traversée par cette magie. » Sa fille Léa se souviendra longtemps de la pancarte qu'elles avaient confectionnée ensemble après que Brigitte était tombée sous le charme de *Time Rocker* mis en scène par le même Bob Wilson sur une musique de Lou Reed et avait essayé en vain de trouver une place pour elle. Guichets fermés. Sur le carton porté à bout de bras était marqué : « J'ai 17 ans, je n'ai encore jamais vu de spectacle de Bob Wilson, pouvez-vous m'aider ? » Léa tournait en rond place de l'Odéon, tentait sa chance. Ce sont les employés du théâtre, attendris, qui l'ont aperçue par les fenêtres et sont sortis lui offrir une place, l'abonnement d'un ministre ou autre débordé professionnel qui n'allait pas venir...

Passion du théâtre, goût de l'écriture, sens des dialogues, soif des autres et capacité d'admiration, il était tout naturel que Brigitte en vienne un jour à se jeter à l'eau et à écrire pour le théâtre. Pourtant, ce n'est pas elle qui en a eu l'idée la première.

Quand *Drôles de zèbres* sort en 1992 dans la collection Mouche, Nathalie Sultan, une amie de Brigitte, le lit et demande à celle-ci de l'adapter pour le théâtre. Brigitte se prend au jeu et montre son texte à son editrice Geneviève Brisac qui le trouve drôle, mais n'entrevoit aucune possibilité de publication : il n'y a pas de collection théâtre jeune public à l'école des loi-

sirs. En créer une ? L'idée fait son chemin. À la réflexion, elle est bonne, voire excellente. La demande est énorme, la concurrence quasi inexistante. Brigitte insiste. On lui dit non, puis oui, à condition qu'elle s'en occupe.

« J'ai accepté, dit-elle. J'étais folle, je ne me rendais pas compte, mais j'ai foncé. Je suis allée écouter des pièces, j'ai trouvé d'abord celle d'Olivier Py, qui à l'époque n'était pas du tout la star qu'il est devenu. C'était *La jeune fille, le diable et le moulin*, une évidence, un texte très fort. » Elle en lit un extrait à haute voix au cours d'une réunion à l'école des loisirs. Regards consternés, moues sceptiques, réflexions prudentes : « Mais c'est de la poésie ? ! » (sous-entendu : qui va acheter ça ?). Elle tient bon. Le succès est foudroyant, des milliers d'exemplaires vendus à ce jour. Le bouche à oreille fonctionne. Auteurs et troupes savent dorénavant qu'ils ont un interlocuteur. Comme souvent dans les aventures de ce genre, le hasard vient à la rescousse. Guillaume Le Touze qui travaille et publie à l'époque à l'école des loisirs part en résidence à Villeneuve-lès-Avignon, pour *Les crocodiles ne pleurent plus*. « Je suis allée l'écouter, raconte Brigitte. C'était magnifique. J'ai publié dès la première saison Catherine Anne qui dirige actuellement le TEP et que j'avais eu comme élève avant son entrée au Conservatoire ! À l'époque, elle avait dix-neuf ans et moi, j'étais une jeune prof de vingt-trois ans ! Et voilà ! Après, le vrai boulot a commencé. Je ne me rendais pas compte de la somme de travail que ça représentait. D'ailleurs, il y a eu une saison sans titres, une saison vide. Je n'étais pas encore

tout à fait prête. Mais tout s'est enchaîné merveilleusement. J'ai convaincu, mais ce n'était pas difficile, je suis arrivée au bon moment, c'est tout, et j'ai été très aidée par l'école des loisirs. Une confiance totale ! Depuis, nous avons publié soixante pièces dont trois figurent sur la liste préconisée par le ministère, et une autre personne m'aide dorénavant dans la lecture et le choix des manuscrits. Elle s'appelle Sylvie Ballul et elle est formidable ! Il le fallait, je n'en pouvais plus, il y en a des dizaines par mois et nous en publions environ huit chaque année. Ce que j'aime dans l'écriture théâtrale, c'est sa très grande liberté, plus grande encore que dans le roman. J'ai beaucoup d'affinités avec les auteurs, et j'apprends d'eux, énormément. »

Ils sont unanimes pour dire que c'est réciproque.

« À chaque nouveau rendez-vous, raconte Karin Serres, je m'assieds en face d'elle dans le bureau jaune de l'école des loisirs, le long de la vitre intérieure en paroi de bocal, mur couvert de livres à droite, fenêtre dans mon dos. Sur sa table couverte de post-it, mon texte est ouvert à la première page. Je sors mon exemplaire, je l'ouvre moi aussi et, page après page, Brigitte, de sa voix rauque, me pose les questions-pattes de mouche qu'elle a préparées au crayon. Voilà pour moi la vocation profonde d'une éditrice : après lecture d'un texte qui la touche, savoir poser toutes les questions. Savoir être la première des futurs lecteurs à poser pied, œil, oreille sur le terrain vierge d'une nouvelle pièce, pour aller l'explorer, l'arpenter, curieuse, attentive, des plus petits détails à la lame de fond qui la porte. Et savoir poser toutes les questions que cette exploration

fait naître, mais sans jamais y répondre, sans jamais prendre la place de l'auteur. Emportée par le flot de la pièce, juste savoir mettre le doigt sur tout ce qui étonne, dépasse, questionne. Un flou, un accroc de mots, une étrangeté de réplique à réplique : sont-ils chaque fois voulus ? décidés ? Il suffit que je réponde “oui” à cette question pour qu'on saute à la prochaine annotation-patte de mouche au crayon. Parfois je réponds “non”, et je réfléchis pour préciser, décider du mot, de la phrase plus justes. Comme la scène, grâce à laquelle une pièce de théâtre prend réellement vie, Brigitte et ses questions rendent mes pièces plus nettes, plus fortes, plus acérées. »

« C'est quelqu'un de fidèle, renchérit Philippe Dorin, qui défend ses auteurs, mais qui demande aussi à être convaincue à chaque fois. Elle annote tout et elle pose des questions : “Ça, qu'est-ce que ça veut dire ?” Elle pousse l'auteur dans ses retranchements. Ces séances de travail permettent d'aller au bout de l'écriture, dans le sens d'une épuration. Et surtout, elle se fout pas mal de savoir si le texte va être montable ou pas, contrairement aux autres éditeurs de théâtre qui font des coéditions : le théâtre qui monte le spectacle s'engage à prendre la moitié du stock qui reste à ramasser la poussière sur les tables à la sortie. Brigitte, elle a une idée du théâtre en tant qu'écriture, texte fait pour être lu, alors que beaucoup de gens pensent au contraire que le théâtre français contemporain est trop littéraire. Elle respecte notre façon d'écrire, de laisser des blancs entre les répliques. Dans ma dernière pièce, il y a une page où est juste écrit SILENCE. Elle comprend ça. »

« Alors que l'écriture théâtrale pour la jeunesse n'était considérée que comme matière à spectacle, elle l'a toujours prise pour un genre littéraire à part entière, confirme Nathalie Papin. De sa voix volcanique, chargée de vie, impressionnante, elle dit tout à coup : " Pas la peine d'attendre. Je vous envoie votre chèque, votre contrat. Il faut qu'on se voie très vite." C'est une femme d'action, de conviction, de passion. Elle est capable d'une précision inouïe, dans un café avec du bruit tout autour. Moi j'écris au point près. Je mets trois heures à déplacer une virgule. Il faut m'apprivoiser. Elle sait le faire, avec densité et délicatesse. Elle accompagne les textes une fois publiés, elle les porte, elle les met en valeur. Je me dis qu'elle doit parfois en avoir marre d'être forte. »

« Je n'aime pas les gens qui ne prennent pas le temps. Le temps de Brigitte Smadja a des rallonges sous la table. Je n'aime pas les gens qui aiment mettre les gens dans des cases. Brigitte Smadja, elle aime les frontières, les bords et les fenêtres ouvertes. Je n'aime pas arriver le dernier quand je fais la course. Brigitte Smadja est souvent la première ; en tout cas, en ce qui me concerne, c'est elle qui est arrivée la première et la première elle m'a donné sa confiance », écrit Fabrice Melquiot.

« Elle dégage la beauté d'une orangerie, d'une accueillante terre du Sud, se souvient le lyrique et Québécois Daniel Danis de retour chez lui par moins 39 degrés Celsius après une visite à Paris. Elle est loin du snobisme, au cœur de la lettre. Brigitte nous offre, à nous ses auteurs, un sentiment d'unicité pour nos

univers. Ses commentaires nous donnent l'heure juste, nous éclairent, parfois même bousculent, mais ils reflètent toujours son respect de la particularité. Elle aime tous les cœurs possibles. Brigitte n'exige pas, elle inspire une qualité de pensée et de mots. »

Oui, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ont leur place dans l'éventail bariolé de la collection Théâtre, mais les couvertures mauves, orange, vert pomme, turquoise, rouges, jaune citron sont unanimement traversées par un détail de la même frise blanche déployée, tantôt une grenouille, tantôt un lapin, tantôt un vieux sage oriental accroupi. Encore une histoire de hasard. Arthur Hubschmid, le directeur des éditions à l'école des loisirs, voyage souvent au Japon. Un jour, de passage à Kyoto, il s'en va visiter les temples célèbres comme n'importe quel touriste quand un ami japonais lui en signale un moins connu à 20 km de là. Un moine y a vécu et a dessiné la vie de son temps, le XIII^e siècle, en déguisant les humains en animaux. « Exactement ce que nous faisons dans les livres pour enfants. Allons voir », pense Arthur. C'est un ravissement. Une copie des dessins est exposée tout autour d'une pièce, sous forme de rouleau. Il rapporte quelques cartes postales et des boîtes d'allumettes japonaises, de toutes les formes, monochromes, marquées de petites frises blanches, les laisse traîner sur son bureau. C'est quelques jours après son retour, alors qu'il parle de ce moine à Brigitte toujours en quête d'une belle couverture originale pour sa collection, que la trouvaille leur crève les yeux à tous les deux. Il y a des coups de théâtre qui ressem-

blent à la rencontre, sur une table d'éditeur voyageur,
entre une boîte d'allumettes de cire et un dessin de
crapaud vieux de sept siècles...

Ne touchez pas à ma tribu

Elle habite depuis vingt ans un vaste appartement du quartier du Marais. Les murs blancs et les bibliothèques sont couverts d'images, de photos, de dessins.

« Des images, écrit Brigitte, il y en a partout, sur les murs des maisons, sur les murs des villes, sur les panneaux qui défigurent les paysages. Moi aussi, j'en ai plein. Des photographies, par exemple. Elles s'entassent dans des meubles, des cartons. Un désordre incroyable. Rarement, je les regarde, rarement, elles me disent quelque chose, des mensonges, le plus souvent. »

De la cuisine, on voit le Panthéon et la tour Montparnasse. De partout, on domine les toits de Paris et on rêve à des escapades de cambrioleurs, d'amoureux ou de chats de gouttière. Brigitte s'est installée, vêtue de rouge dans son canapé rouge théâtre. Elle boit un thé, grignote un chocolat, feuillette un journal, lit un livre.

On sonne à la porte. C'est un ami. Il entre. Il est le bienvenu, toujours, quelle que soit l'occupation de la maîtresse de maison. Quelle que soit l'heure, c'est toujours l'heure de se parler, de s'écouter, de renouer des liens, plus forts, de s'installer dans la cuisine, autour d'une table de toutes les couleurs. Il regarde les nouveautés dans la bibliothèque, attrape un long rectangle

de carton, puis un autre, semblable à quelques nuances près : des pommes peintes.

- C'est toi qui as peint ça ?
- Tu aimes ? Prends-en un. Tu préfères lequel ?
- Je ne sais pas... Je les aime tous les deux.
- Prends les deux !

C'est réglé. Vous qui entrez ici, laissez toute espérance de repartir les mains, les oreilles ou le cœur vides. Vous qui venez entre deux portes, pour souffler cinq minutes, attendez-vous à rester deux heures. Brigitte va vous faire un thé ou un café (elle dit systématiquement : un bon thé, un bon café, ses propositions sont des promesses). Vous qui venez passer trois jours, attention : vous êtes peut-être là pour les trois prochaines semaines. La porte du réfrigérateur s'ouvre : « C'est la misère dans cette maison, y a rien à manger ! » On s'en fout, on boit ses paroles. Politique, théâtre, littérature, religion, enfants, amours, vacances, ça fuse. Elle est debout et vous assis. Elle a l'air de danser. Insensiblement, la cuisinière se peuple d'une casserole, d'une poêle, le plan de travail d'une planche à découper. Un pot de curry s'évade d'un placard, une boîte de lait de coco s'échappe d'un buffet. Le téléphone sonne. C'est une nouvelle géniale : Louis-Charles, un ami, se marie. Elle saute au plafond, littéralement. Il la veut pour témoin. Elle ressaute. Ce sera un week-end du printemps prochain, à Prague. Elle hurle : « Oui ! Oui ! Ouiiiiiiii ! » et l'on se surprend à souhaiter à l'heureux homme une future épouse aussi enthousiaste. Tout à coup, au beau milieu d'une conversation enflammée, passionnée, riche de réfé-

rences toujours stimulantes, une assiette fumante fait son apparition à votre place à table.

– C'est rien, tu parles !

C'est un délice. C'est plein d'épices. Brigitte est une des seules personnes au monde, ses amis, proches et connaissances en témoignent à l'unanimité, qui soit capable en même temps de parler, de réfléchir, d'écouter avec attention et de concocter un menu improvisé, équilibré, cuit à point.

Quand on demande à ses enfants, Léa et Jérémie, ce que leur mère leur a inculqué, ils répondent de façon assez classique pour des jeunes gens bien dans leur peau : le partage, la tolérance, le respect, la faculté de se mettre à la place d'autrui. Ils répondent aussi par une devise qui a beaucoup marqué Brigitte à son arrivée en France : Liberté, Égalité, Fraternité. Mais ils répondent enfin quelque chose de plus rare : le sens de la fête et le goût de l'amitié.

« Elle aime rencontrer, devenir amie, créer des liens avec les amis d'amis et les entretenir, prendre le temps d'écrire, de téléphoner, d'aller voir, de s'intéresser à la vie. C'est un choix », témoigne un membre de sa tribu. Brigitte qui perd si facilement les objets, briquets, gants, parapluies, montres, lunettes de soleil, billets de train ou d'avion, ne perd pas les humains. Les couples d'amis séparés restent amis avec elle. Les anciens amoureux le deviennent. Les connaissances deviennent des proches et les proches deviennent des connaissances. « Avec elle, on n'est pas amis pour la vie, mais pour l'éternité », dit Patrice. Certes, cette médaille qui brille de tous ses feux a son revers, cette chaleur

généreuse brûle parfois, elle étouffe. Brigitte se mêle de ceux qui la regardent. Avec excès, avec passion. La tiédeur n'est pas son fort.

« Nous nous sommes rencontrées au lycée, raconte Caroline, sa meilleure et plus vieille amie. Dans les couloirs, pas en classe où chacune de nous avait son histoire à elle. Les couloirs, c'était le lieu de la liberté, de l'invention. Brigitte était sombre et dure. Il me semblait qu'elle incarnait la règle, la rigueur morale. Moi qui venais d'une famille protestante, je ne pouvais être que dans la transgression. Si elle n'avait pas été là, je ne serais pas allée passer le bac. Elle est devenue mon amie peu à peu. Nous avons pris notre temps. Au début, nous n'étions pas passionnées l'une de l'autre. J'ai voyagé, elle a étudié. Entre dix-neuf et trente ans, nous avons eu des vies tellement différentes que nous aurions pu nous perdre. Mais nous nous sommes retrouvées, énormément, quand je suis partie vivre en Italie. On s'écrit, on s'envoie des coups de fil honteux de longueur et on se retrouve toujours pour les vacances. On n'a jamais rien attendu l'une de l'autre. Elle est comme une sœur. Je dirais que notre amitié a commencé par le silence. On parlait beaucoup aux autres, alentour, et l'on s'observait en silence. On devait pressentir que l'on avait le temps. Nous nous sommes connues, sans père, toutes les deux. La perte, c'est ce que nous avons en commun. Nous étions en quelque sorte initiées à la douleur et nous avons toujours respecté profondément la douleur de l'autre. Nous avons toutes les deux quitté, été quittées (terres [bon débarras], hommes, certitudes), ce qui

reste c'est l'amitié, la langue comme racines. Mais de ces racines, rhizomes, qui ne s'enfoncent pas dans la terre, mais courent sur le sable. Par la suite, c'est la couleur qui nous a unies. Souvent côte à côte, émerveillées par la beauté du monde, nous dessinons. Nous partageons encore, en le savourant, notre silence. Parler d'une amie (depuis trente-cinq ans), c'est comme parler de soi. Je ne sais pas vraiment qui je suis. Je ne sais pas vraiment qui est mon amie. Je ne sais pas qui nous sommes, mais cela n'a pas d'importance, aucune. Nous aimons découvrir ensemble plus que nous regarder : les pierres sur une plage, les tableaux, les livres, les langues, les autres comme objets d'étude. Je me rends compte que je dis souvent nous en parlant d'elle. Avec Brigitte, j'ai du plaisir à dire nous, ce qui ne m'arrive pas souvent. Ce nous, c'est un bouquet, une phrase, une marche sur des falaises, mon amie et moi, curieuses, ensemble, curieuse chacune de l'autre. »

Brigitte Smadja



Il paraît que j'étais coquette



Moi et mon papa
(dessin d'Anne-Victoire)



J'ai aussi été très sombre



Heureusement, j'avais des amies

Brigitte Smadja



Mes petits frères et moi à Tunis



Ce qu'il reste de mon enfance

Brigitte Smadja



Sous le soleil des tropiques



Partout où il a un palmier, je suis chez moi

-Mais tu es sûr qu'il ne risque rien, georges?

Mais voyons qu'est-ce qu'il pourrait risquer? bedoin est à trois kilomètres.

Pour aller à la grange, je dois absolument éviter le gravier. je passerai par la fenêtre de la salle à manger. je descends l'escalier dans le noir, pieds nus. Les portes sont restées ouvertes. Elles ne grincent pas, j'ai de la chance. Si j'avais fait cette canne d'aveugle, elle me serait utile.

Je me glisse dehors. Ça a marché. Je suis en temps de poche, je traverse la nuit le double et j'entre dans la grange, je monte l'échelle jusqu'à la "chambre" de frank. Elle n'a rien de spécial sinon une odeur de foin pourri. Avec une lampe

Je me cache dans le foin. Par la fenêtre, les nuages passent et voilent la clarté de la lune. J'attends. Je n'ai pas éclairé la grange. J'attends.

Il y a des bruits dans la grange. Un loir? L'été, ils dorment. Un rat? Non? Il y a quelqu'un qui est là, pas loin dans le noir. Une chouette peut-être.

J'entends des pas sur le gravier et la voix de tata mauricette qui prie d'un air... Ne bois pas surtout.

(C'est toi, frank?)

-Oui, mamant. ça va. je vais me coucher.

-Ne bois pas surtout!

frank ne répond pas.

Il monte à l'échelle. Je vais attendre qu'il éclaire la "chambre". avec la lampe poche puis je suspense à une porte au-dessus de ma tête. A l'instant où frank allume la lampe de poche, ce n'est pas lui que je vois, c'est un buisson noir. Rémi se lève.

→ Frank sursaute mais il n'a pas l'air étonné. Il tient son livre à la main, les pages déchirées et le crapaud noir qu'il observe très attentivement. On sent les arêtes de sa nuque et de sa tête. Il a l'air d'un homme qui a peur.

Il tient le livre et le crapaud noir. Frank pointe son doigt vers le crapaud et dit: "C'est toi, n'est-ce pas?"

J'ai vu le crapaud noir. Frank sursaute et dit: "C'est toi, n'est-ce pas?"

– Mais tu es sûr qu’il ne risque rien, Georges ?

– Mais voyons, qu’est-ce qu’il pourrait risquer ? Bedoin est à trois kilomètres.

Pour aller à la grange, je dois absolument éviter le gravier. Je passerai par la fenêtre de la salle à manger. Je descends l’escalier dans le noir, pieds nus. Les portes sont restées ouvertes. J’ai de la chance.

Je me glisse dehors. Ça a marché. Je serre ma lampe de poche, je traverse le terrain de boules et j’entre dans la grange noire.

Elle sent l’odeur de foin pourri. Je monte l’échelle jusqu’au premier niveau. Après, il faut encore monter un escalier, atteindre le deuxième niveau, grimper encore une échelle et on arrive à la chambre de Franck. J’avais oublié comme c’est haut. Je me cache dans le foin décomposé qui appartenait au père de Rémi. Par la fenêtre, les nuages passent et voilent la lune. Je n’ose pas me servir de ma...

Brigitte Smadja



Voyage à Budapest avec mes élèves

Drôles d'amis

Si c'était un animal, ce serait une chèvre. Quelqu'un d'obstiné, d'indépendant. En montagne, dans les troupeaux de moutons, il y a toujours une ou deux chèvres au milieu. On se demande pourquoi. Elles ne sont pas comme les autres. Elles ne sont pas moutonnières. Elles sont originales, courageuses, interventionnistes. Elles sont là pour égayer, et aussi elles empêchent les autres de se balancer bêtement au fond du ravin. Bon, une chèvre, ça bêle. Mais c'est pas le côté bêlant que je retiens.

Quand elle promet quelque chose, elle le fait. Toujours. Elle est capable d'interrompre ce qu'elle fait pour jouer avec un enfant.

Elle sait raconter des histoires. Des histoires qui transforment nos vies en histoires.

Si elle était une actrice, elle serait Giulietta Massina, à la fois triste et gaie. Et si elle était un personnage, elle serait une figure de tragédie antique ou Groucho Marx, avec son côté surmené. Elle n'a jamais assez dormi et en fait un trait comique : « Les enfants, j'ai dormi trois heures cette nuit, je ne sais plus où j'habite », elle s'agite dans tous les sens, essaie de se

concentrer, allume quatre cigarettes et éclate de rire, pense qu'elle n'a rien mangé depuis le matin et file s'acheter quelque chose au chocolat.

Depuis que je la connais (la première fois que je l'ai vue, c'était il y a trente ans), je ne l'ai jamais vue s'abandonner au désespoir ou au cynisme. Elle a reçu du ciel un don de vie exceptionnel.

Si elle était un moment de la journée, elle serait la nuit, la fête, ce moment où l'on commence à s'abandonner.

C'est une intellectuelle, une érudite, qui aime décortiquer les absurdités logiques avec un esprit critique très développé, et elle a en même temps un côté midinette, à lire les horoscopes, à croire aux signes du destin, à pleurer sur des chansons d'amour, comme *Pêcher* de Laurent Voulzy ou devant des films tristes, comme *Sur la route de Madison*... Quel cocktail !

Elle danse le rock comme une déesse.

C'est une femme voilée.

C'est une joueuse formidable, de cartes, de tarot, de rami, de Scrabble, une vraie, qui joue pour gagner, qui se fâche quand elle perd et qui est capable de flanquer le plateau de jeu par terre pour se défouler.

Elle peut être complètement dans le zef, aller faire des courses avec sa brosse à dents plantée dans les che-

veux, ou bien dire « Je vous embrasse très très très très fort ! » à un fonctionnaire des impôts au téléphone.

C'est la seule personne que je connaisse qui ait réussi sa vocation.

Dans le milieu littéraire ou théâtral, où l'on voit pas mal d'autosatisfaits et de gens qui se la jouent, elle ne parle jamais de son propre travail.

J'aime lui lire des textes à voix haute et j'aime qu'elle m'en lise.

Si quelqu'un qu'elle ne connaît pas avance une idée idiote au cours d'un repas, elle est capable de lui rentrer dedans, ça peut blesser.

Elle a cette grande faculté d'être présente et absente. Cela inquiète certaines personnes. Moi, j'aime. C'est un des piliers de notre amitié.

C'est une donneuse d'énergie. Quand tout va mal, je sais que je peux l'appeler à n'importe quelle heure, elle arrive.

Même si c'est le jour de Noël. Surtout. On parle. Et après, rien n'a vraiment changé, mais j'ai l'impression que tout est plus clair.

Elle se jette à l'eau, s'aperçoit qu'elle est glacée... trop tard ! Elle est dedans. C'est une volontariste. Ou bien elle s'est trompée de bassin à la piscine et elle est

en train de plonger dans le petit bain... Trop tard ! Elle en ressort avec une énorme bosse.

Quand je l'ai connue, elle n'avait qu'une faille : son inculture musicale. Comme je suis un prof manqué, je lui ai proposé de l'initier. Et comme dans tout ce qu'elle fait, elle s'est révélée une apprentie foudroyante : en six mois, elle est passée des Bee Gees à Chostakovitch !

Ça fait plus de trente ans qu'on est amies. Un jour on a décidé de s'écrire des lettres pour se raconter tout ce qui s'était passé dans nos vies avant. Avant qu'on fasse connaissance. Moi j'ai commencé à lui envoyer des pages et des pages. Et d'elle, j'ai juste reçu une carte postale avec une femme tunisienne et écrit au dos : « Je ne me souviens de rien. »

Elle n'a pas d'ennemis. C'est mauvais pour le teint. C'est un souci éthique ET diététique.

*Pascal, Caroline, Patrice, Louis-Charles,
Dominique et Thierry.*

J'ai hâte de vieillir

Tout ce que j'ai rêvé de faire et que je ne ferai plus.

Conduire un avion. À cette seule idée, aujourd'hui, je frémis. Mais j'aime toujours prendre l'avion. Les long-courriers surtout. Ces deux mots, long et courriers, me font rêver, toute une correspondance !

Sauter en parachute. Maintenant, quand je monte à une échelle, j'ai les guibolles qui tremblent et je ferme les yeux. Alors si je dois sauter et ne rien voir du paysage, à quoi bon ?

Être bonne sœur. À Tunis, j'étais dans une école religieuse catholique. Il faut le faire pour une Juive dont le père était très croyant ! Les parents ne sont jamais à une contradiction près. Je trouvais très chic de porter le beau costume noir, la coiffe blanche et d'avoir un visage si bon. Je précise que je voulais être Mère supérieure. J'avais de l'ambition quand même. Mon frère m'a dit que j'avais en fait parfaitement réussi ma vocation. C'est un point de vue.

Me teindre en blonde et ressembler à une actrice hollywoodienne. J'ai toujours pensé que les hommes préfèrent les blondes.

Jouer du piano et vraiment très bien. Mon cousin m'a dit que nous avions un oncle qui voulait apprendre à ses neveux la philosophie et le piano. Dans ma famille, il y avait très peu d'argent et nul ne trouvait le moindre intérêt à un piano. L'oncle en avait trouvé un, abandonné, sans cordes. Il ne produisait aucun son. L'oncle s'acharnait à enseigner le solfège. Mon cousin appuyait sur une touche et, pour lui, l'oncle chantait le son. Cette histoire me plaît.

Tout ce que je rêve de faire et que je ferai peut-être.

Apprendre l'arabe. C'est une langue de l'enfance et lorsque je l'écoute, elle résonne, musique familière. Elle est comme un piano sans cordes mais dont j' imagine les sons.

Faire un stage chez un confiseur pour manger des bouchées au chocolat praliné. Le chocolat est un délice et entre un grand vin et un très bon chocolat, je n'hésite pas. Je choisis le chocolat. Je connais un artiste du chocolat, à Sceaux. Je suis capable de prendre le RER (j'ai horreur du RER) pour aller dans sa boutique contempler les dizaines de variétés de chocolat sagement alignées, en attente d'être dévorées.

Aller plusieurs mois en Inde. Il me semble qu'il y a des pays qui m'appellent plus que d'autres. Curieusement, ce n'est pas la Tunisie, pourtant mon pays natal. La Tunisie, je la retrouve maintenant dans des cen-

taines d'endroits. C'est simple, partout où il y a des palmiers, je suis de retour chez moi. Et comme il y a des palmiers dans plein d'endroits du monde, je suis très souvent chez moi. Mais l'Inde, c'est autre chose. Et je ne sais pas quoi. Alors j'ai envie d'y aller.

Acheter des toiles et peindre. C'est idiot, ça paraît très accessible, mais je ne l'ai jamais réalisé. Je peins, enfin c'est beaucoup dire, avec des pastels gras et sur du carton, du papier coloré. La toile me fait peur, les pinceaux, les tubes de peinture à l'huile. Mais j'y arriverai, j'ai déjà un bon atout. J'adore l'odeur de la térébenthine.

Repasser mon permis de conduire. J'en ai un, un vieux papier rose avec ma photo dessus. Déjà sur la photo, je ne me reconnais pas. C'est une bonne raison pour essayer à nouveau et coller une photo qui me ressemble. Mais surtout, je n'ai jamais compris pourquoi on me l'avait donné ni comment j'ai réussi à conduire pendant dix ans alors qu'à chaque fois que je mettais la clé de contact, je me disais : « C'est bon, cette fois, tu vas mourir. » Pas terrible pour conduire. Aujourd'hui, j'ai vraiment envie d'essayer. Pour le plaisir de louer une voiture un lundi matin (le lundi, je n'ai pas cours) et aller voir la mer quelques heures.

Prendre des cours de chant. À dix ans, j'avais sûrement une voix d'alto, disait Mlle Vigier, mon prof de musique. Il paraît qu'on ne connaît pas vraiment sa voix et que, avec des cours, on fait sortir de soi une

voix toute différente. Avec l'âge, ma voix s'est aggravée. Très souvent, quand on m'appelle, on me dit « Allô, monsieur. » Si j'arrive à chanter un opéra, est-ce que j'aurai une autre voix que celle de Johnny Hallyday ?

Rêver d'avoir toujours des centaines de rêves, ça, c'est un rêve qui, je l'espère, ne me quittera pas. Le plus longtemps possible

Où et quand les retrouve-t-on ?

Petit récapitulatif sur nos personnages préférés

Marie est fille unique, elle a 6 ans dans *Marie est amoureuse*, 10 ans dans *Marie souffre le martyr* et 16 ans dans *J'ai hâte de vieillir*.

Samuel a une sœur, Pauline, que l'on retrouve dans *Pauline n'a pas sa clé* où Samuel a 6 ans. Il a 10 ans dans *Qu'aimez-vous le plus au monde ?* et 16 ans dans *Une Bentley boulevard Voltaire*.

C'est à 17 ans que Marie et Samuel se retrouvent enfin dans *J'ai rendez-vous avec Samuel*.

On rencontre Franck Gaillon dans *Marie est amoureuse*. Il devient le cousin de Basile dans *Laisse-moi tranquille*. Basile, que l'on a rencontré dans *Halte aux livres !*

On fait la connaissance des parents et oncles de Maxime et Émilie dans *Ne touchez pas aux idoles*, puis dans *Le jaune est sa couleur* (Actes-Sud) où l'on retrouve également Lili.

Suzanne et Grégoire sont frère et sœur.

Paul et Suzanne ont deux enfants : Émilie et Maxime que l'on retrouve dans *J'ai décidé de m'appeler Dominique*, *Maxime fait des miracles*, *Maxime fait de la politique*, *Maxime fait l'idiot*, *Maxime fait un beau mariage* et *Adieu Maxime*.

BIBLIOGRAPHIE

À L'ÉCOLE DES LOISIRS

Dans la collection *Mouche*

J'ai décidé de m'appeler Dominique,

illustré par Serge Bloch (épuisé)

Maxime fait des miracles,

illustré par Serge Bloch (épuisé)

Drôles de zèbres, illustré par Serge Bloch (épuisé)

Marie est amoureuse, illustré par Serge Bloch, 1992

Halte aux livres ! illustré par Serge Bloch, 1993

Pauline n'a pas sa clé, illustré par Serge Bloch (épuisé)

Un trésor bien caché, illustré par Catharina Valckx, 1999

La plus belle du royaume, illustré par Véronique Deiss, 2000

Une histoire à dormir debout, illustré par Alan Mets, 2001

Le ventre d'Achille, illustré par Alan Mets, 2003

Dans la famille Briard, je demande... Joseph,

illustré par Alan Mets, 2005

Lilou, illustré par Alan Mets, 2007

Nina Titi, illustré par Alan Mets, 2008

La série des *Ma princesse...*, illustré par Serge Bloch

Ma princesse aime les saucisses (épuisé)

Ma princesse disparaît dans le couloir, 1994

Ma princesse collectionne les nuages, 1996

Ma princesse n'est plus ma princesse, 1998

Ma princesse se déguise en casserole (épuisé)

La série des *Pozzis*, illustré par Alan Mets

1. *Abel*, 2008

2. *Capone*, 2009

3. *Léonce*, 2010

4. *Adèle*, 2010

5. *Antoche*, 2011

6. *Ignace*, 2011

Dans la collection *Neuf*

Maxime fait de la politique, 1991

Marie souffre le martyre, 1992

Maxime fait l'idiot, 1993

Qu'aimez-vous le plus au monde ? 1994

La tarte aux escargots, 1995

Le cabanon de l'oncle Jo, 1996

(également disponible en livre lu dans la collection Chut !)

La vérité toute nue, 1997

Superglu (épuisé)

Maxime fait un beau mariage, 2000

Un poisson nommé Jean-Paul, 2001

Il faut sauver Saïd, 2003

Dans la famille Briard, je demande... Margot, 2005

Ted et Bill, 2007
Un Week-end d'enfer, 2009
Mon royaume est un cheval, 2011
(recueil de nouvelles collectif)
Oublie-moi un peu, papa ! 2012

Dans la collection *Médium*

Billie, 1991
J'ai hâte de vieillir, 1992
Une Bentley boulevard Voltaire, 1995
Laisse-moi tranquille, 1996
Rollermania, 1999
Adieu Maxime, 2000
J'ai rendez-vous avec Samuel, 2002
Dans la famille Briard, je demande Jenny, 2005
Ne touchez pas aux idoles (épuisé)

Dans la collection *Théâtre*

Bleu Blanc Gris, 1991
Drôles de zèbres (épuisé)

Albums de l'école des loisirs

Mon Zamie, illustré par Alan Mets, 2006

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Chez Bayard

Ce n'est pas de ton âge, 2000

Mon clone et moi (Je bouquine), 2003

Chez Syros

La triche (épuisé)

Quand Papa était mort, 1995

Chez Actes-Sud

Le jaune est sa couleur, 1998

Des cœurs découpés, 1999

Mausolée, 2001

Une éclaircie est annoncée, 2004

Natures presque mortes, 2006

Le jour de la finale, 2008

Pour en savoir encore plus :

www.ecoledesloisirs.fr

Remerciements à Liliane Houri, Yves et Laurent Smadja, Benjamin Léa et Jérémie Cohen, Caroline et Pascal Peyron, Patrice Champion, Nathalie Sultan, Louis-Charles Sirjacq, Guillaume Malaurie, Sébastien Libolt, Thierry De Faget, Dominique Masdieu, Anne-Victoire de Lubersac, Nathalie Papin, Karin Serres, Philippe Dorin, Fabrice Melquiot, Daniel Danis, Sylvie Hazebrouck, Jakuta Alikavazovic, à tous mes élèves et tout particulièrement Matthieu Méron, Adrien Plessis et Camille Bléhaut, ainsi qu'à tous ceux qui n'ont pas pu ou pas voulu participer à ce livre.

